

Textures, livres dé-livrés : la parole comme tissage

Par Joanna Mico, poète.

Comme le titre de mon intervention l'indique, je vais essayer, en tant que poète qui tisse mes mots, leurs matières et leur voix, de témoigner de mon rapport intime au monde, c'est-à-dire de ma nécessité et douleur d'écrire. Comment être en dehors du poétique et en dedans pour pouvoir en parler de manière très intime et subjective.

Il me semble qu'autour de cet axe gravitent les questions fondamentales pour moi de cette parole et de ce geste qu'est l'écriture : le lien, l'entre-deux, le beau, mon rapport différent à la parole et à l'écriture, le corps et l'aspect charnel de l'écriture, enfin le langage comme espace ouvert et prison.

J'ai jusque-là écrit au pluriel, *mon écritures* : besoin de prolonger ma parole en tissant mes mots au travers de matières, essentiellement papiers et fils, créant ainsi mes livres dé-livrés, textures, textes-tentures puis mes livres.

Je développe ce travail d'écriture et de « livres d'artiste » depuis huit ans et sous la forme plus homogène de *tissage* depuis trois ans.

Depuis un an aussi, ma parole écrite est venue jusque dans la voix et je vis aussi très fortement l'écriture, la poésie en lisant mes textes.

La nécessité remonte chez moi à l'enfance : beaucoup de lettres, et une nuit marquante : j'avais 10 ans et au sortir d'une séance fâcheuse de cinéma, *Les dieux sont tombés sur la tête*, où mes parents m'avaient laissée, sans le savoir, en des mains malsaines, je reçois d'eux un cahier rose, cahier d'écriture, qui, dans la honte et le silence qui me tombaient dessus, arrivait comme le lieu indispensable de ma détresse, de mon enfermement et seule voie/x pour en sortir ou du moins vivre avec, y survivre.

Coexistence du sentiment d'abandon et du geste « salvateur », geste-cadeau. L'écriture est donc venue de cette offense, abus sexuel, du sentiment d'abandon, de mon incapacité à en parler et de ce cahier du silence. C'est bien dans la blessure du rapport à l'autre que l'écriture est devenue nécessité, là où il m'a laissée seule, là où il m'a touchée que j'ai trouvé où me recueillir, où m'enfermer dans un espace à la fois égocentrique, autiste et absolument ouvert (au fantasme, à la transgression, à ma propre folie, à mon abîme, à l'indicible).

Je me souviens comme la parole déjà m'était difficile, les mots chargés, de sens, d'incompréhension, de l'atteinte de soi. Aujourd'hui encore, la parole orale me coince dans la relation directe qu'elle établit, le regard de l'autre sur la légitimité et l'intérêt de mon propos, trouver mes mots. Parler me serait en fait aussi délicat qu'écrire : parole engagée, fragile, dire l'essentiel, bien(beau) parler, interaction avec l'autre. Mais elle n'est pas toujours – contrairement à ce que j'écris – aussi impliquante, douloureuse et aiguisée que la parole écrite.

L'écriture vient remédier à mon silence. De fait elle le dit, l'acquiesce voire m'y encourage ; j'écris de la poésie car là où les mots, malgré leur polysémie, sont clos, l'écriture poétique,

parce qu'elle creuse, tourmente, démantèle la langue, m'offre un espace où je peux faire advenir, exister ce qui se tait en moi, ce que je n'arrive pas à dire.

Parler exige de ma parole d'être intelligible, recevable et claire. Dans mon écriture le souci n'est pas d'être comprise par l'autre. Cependant l'Autre a toujours été essentiel pour moi. C'est son absence, sa violence, sa violence dans l'absence, notre incompréhension inévitable et pourtant le besoin de l'autre qui m'ont menée vers moi-même et l'écriture. Le besoin de créer du lien entre moi et dire, entre les mots, entre moi et l'Autre, moi et le monde.

L'Autre conditionne mon écriture, je dirais même surtout *l'homme* : il m'y ouvre et m'y enferme parce qu'il me ramène à ma solitude.

Tension permanente d'aller vers dire ou me taire, d'une nécessité de dire mais de mon incapacité ou difficulté.

J'ai ainsi écrit mon premier poème, dans la nuit, qui commençait ainsi : *des tranches d'ananas séchent au soleil sur le ventre d'un enfant*, et su à ce moment-là que l'écriture ne me quitterait pas, autant comme douleur que jouissance, libération.

Concours de circonstances entre cet événement et ce cahier rose, influence de l'environnement humain : milieu familial intellectuel, entre psychanalyse et art : encouragée à prendre conscience de l'importance des mots et de l'expression de soi à travers diverses formes artistiques.

Ma formation : DEA de lettres modernes à la Sorbonne. Je découvre grâce aux TD de linguistique en licence les subtilités de la langue, sa fêlure : tout ce que généralement on ignore mais qu'elle porte, donc encore tout ce qui se dit en étant tu.

Mon écriture poétique s'élabore donc autour de tout cela ainsi que d'une douleur que je m'autorise, voire accueille, de mon individualité en marge, à l'école déjà, d'un ego fort et attisé, et d'un rapport à la langue qui s'est avéré immédiatement singulier : réconfortant et difficile en même temps.

Écrire c'est travailler avec les mots en ce qu'ils sont étroits limités mais aussi permissifs transgressifs, inscrits dans une langue et une structure linguistique, grammaticale, de communication mais aussi inachevés, bancals, fêlés eux aussi, peut-être même vivants, indépendants, dégagés du langage, ouverts, finalement incontrôlables.

Ma démarche de taillader la langue, de la désarticuler, d'inventer ma langue en osant des liens, des conjugaisons, etc. agrammaticales est-elle rendue possible par son acquisition préalable ?

C'est probablement une dimension importante mais est-elle indispensable ?

J'égoutte mes mots pour ne dire que l'essentiel et parce qu'ils s'arrachent péniblement de moi : pleurs, jouissance. il s'agit là de lâcher prise.

Écrire c'est aussi me permettre d'être ailleurs : où ?, mon ailleurs, mon autre, ma folie.

Mon écriture traite de l'intime d'une part, de mon rapport et de questionnements autour de la parole d'autre part.

La solitude est la condition première de l'écriture, physiquement et psychologiquement. Elle en est aussi le corps et le fruit : comment vivre avec et comment en sortir ?

Elle m'amène à écrire et écrire me ramène à ma solitude, mon enfermement, mon autisme. Écrire la soulage et la nourrit. Écrire est ma prison et ma libération. Plonger dans l'écriture c'est devenir folle de solitude et respirer à nouveau l'air autour de moi, qui me relie à

l'autre.

Cette solitude, indispensable, inévitable, insupportable que je rencontre dans l'écriture me relie d'abord à moi-même. Elle m'autorise à errer au bord de ma folie, dans une sorte de prison où je déterre mes morts et mes maux, où j'arrache les mots de ma et de leur coquille.

Je n'écris pas pour que ce que j'écris soit reçu de l'autre mais parce qu'il le faut pour tenir debout, pour pouvoir me taire. J'écris seule, profondément, et j'écris avec.

J'écris là où je n'écris pas, aux bords des mots, là où les mots se taisent. Écrire, plus encore que parler, serait se taire parce que l'écriture prend le temps du vide.

Cette solitude, qui est l'écriture, est aussi ma liberté : lieu où je nais où je meurs, où je donne naissance et où je « tue ». Vivre et mourir seule c'est en quelque sorte rester détachée, rester libre. Espace où je peux tout dire et tout taire. Où je peux devenir mes autres. Et folle.

La solitude des mots ou d'avec les mots : bien que les mots aient pour moi une importance majeure pour vivre et mourir à (ce que nommer permet) et dans le rapport à l'autre (c'est en grande partie par l'échange verbal que la rencontre se tisse) j'en mesure aussi, et de plus en plus, leurs limites et leur pâleur. Mais c'est justement là, aussi, que je trouve le besoin et la force d'écrire, le besoin et la force de blesser et de les blesser là où je me sens coincée, resserrée, verrouillée.

La solitude me permet non pas d'échapper à l'autre mais de l'aborder avec ma langue et ma douleur de ne pouvoir être auprès de lui.

Cette folie que j'ai évoquée est celle d'une structure, d'une maîtrise qui m'échappent. J'attaque la langue, la laisse désossée, démantelée, heurtée, (elle) trouve son sens dans la perte de sens, *être bègue dans sa langue* disait Deleuze. Écrire passerait par désapprendre la langue, l'interroger et se laisser interroger, cheminer, découvrir.

Cette folie d'écrire est aussi la fracture de soi, mes fragments, la fêlure de la langue. C'est apprendre à lire dans l'entre-deux, le silence, la blessure des mots. Apprendre à risquer la langue, la balbutier. Me perdre en perdant la langue. Cette parole, mienne, qui opère par à-coups, déhanchements, cassures, imprévisible, suspendue, adopte ma respiration, celle de mon vécu intime.

Cette folie est aussi la confusion qui survient par moments entre l'écriture et moi : jusqu'où va l'identification de ma personne à ce que j'ai écrit, jusqu'où glisse la perte d'identité, le fantasme, l'amplification, la transgression ? Tout me serait permis avec les mots, et pourtant je cherche toujours à dire sans dire (peur, parfois, de l'effet de ma parole). Je parle de moi mais *je* est aussi *elle* et je m'y perds.

L'entre-deux parfois devient flou entre moi et l'écriture : je l'engendre et elle me donne naissance : à moi ou à ce que j'écris ?

Je laisse la parole aux mots mais quel champ d'évocation et de signification ont-ils, en d'autres termes quelle est la place du mode pré-discursif ? Jusqu'où les mots vont-ils m'emporter ? Mon écriture est à la fois égouttée, resserrée et flux, redondances, échos.

Faire le parallèle entre le mode pré-discursif de l'écriture poétique et la « technique des associations » utilisée en orthophonie, n'est-ce pas éclairer la place laissée à l'insaisissable d'une part, à la création même d'autre part, là où prennent tout leur sens les silences qui sont écrits, la discontinuité, l'existence relative et subjective des mots.

L'écriture est une forme d'archéologie de l'intime.

Elle côtoie la mort (mourir) de près parce qu'elle me permet de lâcher prise, de m'abandonner, d'être autrement à la vie, de déposer en posant des mots qui déterminent,

délimitent, qui aboutissent (jamais vraiment mais momentanément).

Nécessité dans ma vie de mourir à ou de faire mourir mes morts : écrire mes morts et mon corps malade d'eux : pour pouvoir donner la vie : écrire serait une guérison, une délivrance.

Un de mes premiers textes s'appelait *Mourirs*, où je déclinai différents lieux de « mourir à ». Nommer serait-ce mourir un peu à ce qui est dit, porté, vécu ? Nommer serait-ce exhumer, blesser, lire les traces du corps ? La parole est un grand risque, en cela elle est un acte engagé.

Elle délivre du poids de la pensée dans le corps, du poids du corps dans la tête, du poids du monde dans le corps et la tête, sans organisation véritable de l'écrit que d'être au plus près de mon inadéquation au monde.

Elle est un grain, un chœur, cathartique, une poubelle, un caveau, un flambeau, elle est confuse, brute et brouillée, et pourtant claire aussi, élaguée, essorée, affinée, affûtée.

En même temps qu'elle m'échappe, dérive, dérouté, je lui prends le pouls, la mesure, le ton : ce que j'ai écrit est-il beau ? les mots sont-ils justes ?

Comment l'écriture poétique porte-t-elle une dimension esthétique : « Faire du beau avec la douleur de ne pouvoir dire » ?

Peut-être parce que je vis et meurs avec elle, entièrement à vif, entièrement sensible et bouleversée. À nu, je me creuse et dépouille ma langue jusqu'à nous exposer dans la chair la plus ténue et fragile de notre *architexture*. Je pourrais dire que l'écriture poétique serait l'écriture du feu et de l'insaisissable.

« Faire du beau avec la douleur de ne pouvoir dire » n'est en aucun cas une intention qui sous-tend mon écriture, ni d'ailleurs un terme que je trouve approprié. Je dirais : rendre lisible l'abîme de soi, rendre incontestables les fragments même de mon incertitude. Les mots sont posés, chargés et « purs ». On dira « justes ». Mais s'agit-il de mots *justes* ou *juste* des mots ? Plus que les mots, c'est le texte, ce qu'ils tissent et la manière dont ils se relient, s'entrechoquent, se croisent et s'absentent.

Le mot, pour être *juste*, demande, me semble-t-il, à être dénudé, du silence autour de lui, de l'air, Délivrer la langue des couches successives de sens, dénotatif, connotatif, de règles. Prendre les mots sans leur usure, leur écorce.

Et cela se travaille. J'écris à petit mot, non prolixe, par couches : laisse souvent reposer mon texte plusieurs mois. À partir d'un premier jet, orienté parfois mais incontrôlé, je le revisite dans ses moindres mailles (sémantique, grammaticales, de ponctuation ou d'absence de, etc.), je le relis et relis (besoin de l'entendre et d'en prendre distance) jusqu'à le découvrir totalement et convenir d'un état abouti (momentanément). Un texte devient pour moi un écrit quand il parvient entre moi et le monde, tel un fil, un devenir. Ma langue existe quand elle n'a plus besoin de moi, comme je n'ai plus besoin de l'autre.

Tentures et livres : mes premiers livres datent de mes premiers textes. Aucune formation plastique mais image mentale d'un livre. Je m'essaie et me lance petit à petit dans l'écriture-matière (« livre-objet unique, livre d'artiste »).

Il y a trois ans, j'abandonne la démarche d'un texte-un livre et me vient la forme tenture et les livres multiples qui répondent, dans leur forme, aux tentures des mêmes textes.

Mon écritures : je ne fais qu'écrire. mais les mots seuls, peut-être, ne parlaient pas assez et j'ai eu besoin de les tisser jusqu'à les incarner dans une/des matières papiers et fils.

Geste autour du lien : être seul, autonome et lié, relié : les mots et moi-même.

Les Dogon : retour au pays dogon après dix années. Découvre leur notion de la parole

étroitement liée au tissage. Creuse cela (Calame-Griaule) et recherche comment traduire cette complexité et la symbolique des textiles dogon à travers une tenture particulièrement, *Paroles fils*.

Mise à nu : textes ouverts, dévoilés, exposés : l'écrit ainsi livré se dé-livre : mise à nu, aussi, du lecteur : mes tentures impliquent le regard jusqu'à l'improvisation. Elles se lisent et se regardent en même temps qu'elles nous lisent et nous regardent. Ecrire c'est creuser non pas seulement ce que je donne à lire mais comment je le donne à lire, à voir. Importance du regard.

Lectures : mise en voix : incarner autrement encore mes écrits. Mise à nu de lire face à d'autres. lectures avec espaces d'improvisation. L'écrit trouve là l'impossibilité de dire. Lectures à plusieurs voix/ lectures croisées avec musiciens et danseurs. Lire mes textes c'est peut-être m'en détacher tout en les portant encore, aller au bout du charnel de l'écriture, me risquer devant d'autres, me dépouiller encore autrement, enfin rester vivante avec eux.